

LA VOYAGEUSE - livre 1

- . étape 1 - Beauvais - Saint-Valery-sur-Somme
Rémi Lehallier 2
- . étape 2 - Saint-Valery-sur-Somme - Cancale
Patrick Héron 10
- . étape 3 - Cancale - Belle-Île-en-Mer
Martine Delansay 15
- . étape 4 - Belle-Île-en-Mer - Sarlat-la-Canéda
Yves Potoski 24

LA VOYAGEUSE - livre 2

- . étape 5 - Sarlat-la-Canéda - Ô Toulouse
Jean-Marie Vigouroux 2
- . étape 6 - Ô Toulouse - Hyères-les-Palmiers
Philippe Geiger 10
- . étape 7 - Hyères-les-Palmiers - Cannes-Nice
Rafik Khelladi 15
- . étape 8 - Cannes - Châteauneuf-de-Randon
Laurence Sagot 25

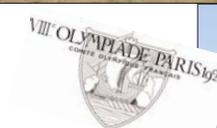
LA VOYAGEUSE - livre 3

- . étape 9 - Châteauneuf-de-Randon - les Alpes
Denis Girette 2
- . étape 10 - Les Alpes - Saint-Martin-en-Vercors
Sylvie Frankhauser 10
- . étape 11 - Saint-Martin-en-Vercors - Stiring-Wendel
Roger Wallet 13
- . étape 12 - Stiring-Wendel - le Quartier Latin
Michel Le Drogo 24
- . étape 13 - le Quartier Latin - Beauvais 32



LA PETITE FABRIQUE DE TEXTES

LA VOYAGEUSE



21 septembre - 03 octobre 2022

Prix de vente de l'ensemble des 3 livrets: 10€ - à l'ordre de Voisinlieu Pour Tous

étape 9
Châteaufort-de-Randon - les Alpes



Mercredi 21 septembre.

Ce crochet par la capitale de la gastronomie, je l'entreprends en précise connaissance de cause: l'adresse d'un restaurant. Son chef a expliqué à la radio comment le critique Curnonsky, au cours d'un tour de France gastronomique, a élevé au pinacle la cuisine locale dans les années 1920. Dix ans plus tard, avec Marcel Grancher, ils la sacralisent dans leur livre «*Lyon, capitale mondiale de la gastronomie*».

Les Lyonnais se montrent plutôt dubitatifs, poursuit la voix à la radio. Ils se méfient des superlatifs. Ils craignent la fausse route d'un critique parisien, colportant une vision de la ville de Guignol et de mangeailles. Dans les codes de la bourgeoisie d'alors, à Lyon, le prestige est affaire de modernité, et de secteurs de pointe comme la chimie et les transports. Transports qui, soit dit en passant, ont égrené dans les abords de la Nationale 7 une belle brochette de restaurants étoilés.

**dans la boîte à lettres
de Mme RAHMANI**

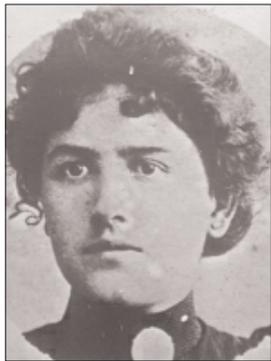


7
Et son tâch'ron d'mari avait tant fait d'affaires
Tant vendu ce soir-là de petits bouts de fer
Passé dans l'clan des millionnaires
Avec elle il partit vers les cieus toujours bleus
Soleilleux, imbécil's où jamais il ne pleut
Grave! où l'on n'sait rien du tonnerre

8
Eh Dieu fais qu'ma complainte aille, tambour battant
Où elle est lui parler de la pluie, du gros temps
Rapp'ler qu'on a t'nu tête ensemble
Grommeler qu'un certain coup de foudre assassin
En plein mill' de mon cœur a laissé le dessin
Sacré d'un' fleur qui lui ressemble

Et l'on croit presque à cette première version de Brassens... Jusqu'à ce qu'on déchiffre l'acrostiche... Alors là c'est un grand éclat de rire qui nous emporte.

2. Une lettre inédite de Henri-Désiré Landru à Jeanne Cuchet



Ma Jeanne,

Quand je t'ai rencontrée, le 8 février 1914, au Jardin du Luxembourg, mon cœur s'est mis à battre à tout rompre. J'ai su immédiatement que ce ne pouvait être que toi. J'ai bien senti, à ton regard, que je ne te laissais pas indifférent. J'ai soulevé mon chapeau, j'ai pointé ma canne, je me suis approché. Entre nous l'amour était déjà là.

Tu ne fus pas longue à venir me rejoindre en ma villa de Vernouillet, « Le châlet ». Ton compte bancaire était maigre mais cela valait mieux que rien. Neuf jours plus tard, hélas, le destin se mit en marche. Tu étais occupée à laver le linge dans la cour quand je t'ai frappée. Et c'est de cela que je voudrais te demander pardon. Je n'étais pas encore féru, ni en armes ni en anatomie. La lame de mon couteau manquait de quelques centimètres qui t'auraient assurée d'un trépas confortable, si je puis ainsi dire, mais surtout, te surprenant de dos, j'ai frappé un peu trop haut et, fatale erreur, du côté droit, oubliant que, de dos, le cœur se trouve à senestre et non à dextre. Ton cri m'a déchiré l'âme, avant que, pris de panique – mais on le serait à moins – je ne t'en assène sept autres dans la foulée. La messe était dite, ma Jeanne.

Ce dont je tiens aussi à m'excuser – depuis la prison de Versailles dont demain le bourreau viendra m'extirper – c'est de mes errements post-mortem. Il m'était tout de suite apparu que la seule solution était de faire disparaître ton corps, non en l'enterrant dans le jardin où un zélé fonctionnaire eût pu le déceler, mais en le calcinant dans la cuisinière. J'entrepris donc de te découper en vingt-trois morceaux. Hélas je n'apportai pas assez de soin au choix du charbon pour le poêle: je crus d'abord que l'antracite ferait l'affaire avant de convenir que le coke eût été plus rapide.

Excuse-m'en mille fois, Jeanne chérie. La prochaine fois...

ton Henri-Désiré
vendredi 24 février 1922

Celui que je piste, en écoutant la radio, est plus modeste. Et malheureusement, je le trouve porte close! Le patron atteint de COVID a fermé boutique. L'émission a dû être enregistrée. En tout cas, pas un mot de cette fermeture à l'antenne. C'est ainsi que nous déjeunons avec mon amie Jocelyne – la véritable raison de mon voyage – dans un autre bistrot. Insipide, à part son beaujolais. Il est servi dans un clavelin du Jura. La bouteille recyclée de vin jaune de 62 centilitres, le serveur nous l'apporte avec ces mots: « Cédée au prix de 50 centilitres, mesdames, c'est un ballon de plus dans la lucarne! »

Jocelyne est une amie d'adolescence. Amitié au fil ténu mais solide. Nous gardons un ou deux contacts par décennie. Pas plus mais cela dure depuis cinquante ans. À Lyon, je la découvre vieillie, ses gestes sont ralentis. Elle m'annonce avoir définitivement remisé son vélo, il accable ses deux prothèses de hanches. Cet abandon m'attriste parce que Jocelyne est une championne.



Deux décennies de domination dans le cyclisme amateur féminin. Cette longévité exceptionnelle, une bonne centaine d'articles l'a illustrée. Bonne cliente des pages sportives de la presse régionale, Jocelyne a découpé une kyrielle d'articles et les a collés sur les feuilles d'un grand classeur. « Mon book » me dit-elle. Elle me le tend comme on abandonne un secret. Elle vient de stopper sa carrière semi-professionnelle mais pas son emploi officiel d'employée municipale. Elle rentre dans le rang après ses années de succès pendant lesquelles personne ne s'avisait à compter ses heures. Tant qu'elle s'entraîne, chaque jour, par tout temps, portant haut les couleurs de ses sponsors.

Même le vélo électrique est désormais refusé à ma championne. Ses jambes ne tournent plus rond. « Mes records sont devenus mon handicap, me dit-elle. Je vieillis... Mais j'y vois au moins un avantage. Mes dépressions à répétition, fini! Mes douleurs osseuses et musculaires se tassent. Je crois que je me purge. Tous les effets secondaires et bizarroïdes des potions que j'ai englouties pendant deux décennies sont en train de disparaître. » L'aveu tombe alors que nous raclons les dernières lichées de nos crèmes brûlées. Il y a un comme un blanc. Pas de cafés. Nous réglons fifty-fifty. Et nous laissons Lyon derrière nous.

La voiture glisse sur l'autoroute. Jocelyne s'endort à côté de moi. Une heure et



demie plus tard, à Grenoble, elle lève un œil. « Soif » dit-elle. Je propose un arrêt au prochain bistrot avenant. Notre route sinue dans les piémonts, de vallons en vallées, de massifs en plateaux verdoyants jusqu'à la face absolument minérale du premier massif alpin. Nous entrons dans les Alpes, en grand. Le paysage se compresse et s'élève. La température baisse.

Une grande bâtisse flanquée d'un balcon au soleil arrive à notre portée. Vaste parking limité par des poteaux dénudés de fils, la ferme auberge a laissé à l'abandon la clôture d'une pâture. Les graviers qui la recouvrent crissent sous mes roues. Je commande deux chocolats chauds, Jocelyne deux grands verres d'eau. À part le bruit de la route qui nous mène à Gap, le silence est profond.

« Tu te souviens du book que je t'avais montré ? » me dit Jocelyne en farfouillant dans la besace posée à ses pieds. Elle en tire un classeur. Rien à voir avec ses exploits passés. « C'est de la dynamite ! Tu vas voir. » Elle me tend un sujet sur des carottes « fourrées » données aux chevaux avant le départ des courses. « Ce sont les débuts du dopage moderne, à l'époque on parlait de dynamite ! Eh ben, la carotte, elle est passée des chevaux aux cyclistes ! » Elle me montre un fac similé du 27 juin 1924 du *Petit Parisien*. Le quotidien a dépêché un envoyé spécial à Coutances, pour feuilletonner la troisième étape du Tour de France. Il raconte l'abandon de trois coureurs, les frères Henri et Francis Pélissier et Maurice Ville. Pas n'importe qui, le premier a gagné le Tour l'année d'avant. Le journaliste écrit :

De son sac, il sort une fiole :

– Ça, c'est de la cocaïne pour les yeux, ça, c'est du chloroforme pour les gencives...

– Ça, dit Ville, vidant aussi sa musette, c'est de la pommade pour me chauffer les genoux.

– Et des pilules ? Voulez-vous voir des pilules ?

Tenez, voilà des pilules.

Ils en sortent trois boîtes chacun.

– Bref ! dit Francis, nous marchons à la "dynamite".

L'article très vivant, bourré de dialogues et de brèves annotations, est signé par Albert Londres.



Lettres provenant du Musée de la Poste de Grosblierstroff

1. Une chanson inédite de...???

1
Ramenez-moi la pluie et non pas le beau temps
Être au chaud me dégoûte et m'fait grincer les dents
Non ! L'bel azur me met en rage
Et le plus grand amour qui m'fut donné sur terre
L'mauvais temps me l'donna, je l'dois à Jupiter
Oh l'beau cadeau d'un ciel d'orage

2
Un d'ces soirs de novembre, à cheval sur les toits
Il tonnait comme à Brest, avec des cris d'putois
Scintillaient ses feux d'artifice
Libérée de sa couche en costume de nuit
Affolée ma voisin' vint cogner à mon huis
Fervente de mes bons offices

3
"Fiévreuse j'ai trop peur, ouvrez-moi, par pitié
Octave vient d'partir faire son dur métier
Respect ! Malheureux mercenaire
Grognon d'coucher dehors quand il fait mauvais temps
Ulcéré parce qu'il est le représentant
Exclusif en paratonnerres."

4
Ah béni soit le nom de Benjamin Franklin
Et j'l'ai mise en lieu sûr entre mes bras câlins
C'est l'amour qui a fait le reste
Réître qui sèm's des paratonner's à foison
Il eût fallu en mettr' sur ta propre maison
Toquade on ne peut plus funeste

5
Comme Jupiter allait se faire entendre ailleurs
Elle avait enfin pu conjurer sa frayeur
Tout en recouvrant son courage
Trissa vers ses foyers fair' sécher son mari
En m'donnant rendez-vous les jours d'intempérie
Chez moi donc au prochain orage

6
Hospitalier du cœur, j'n'ai plus baissé les yeux
Ai consacré mon temps à contempler les cieux
Nuit et jour voir passer les nues
Surveillant les stratus, et lorgnant les nimbus
Observant, les yeux doux, les moindres cumulus
Non elle n'est pas revenue

Tout de suite, le rythme, le thème, les rimes, on reconnaît la chanson de Brassens. Pourtant quelque chose cloche : peut-être trop de « e » muets élidés ou une formulation qui coule un peu moins bien que ce à quoi l'on s'est habitué...

étape 13 Le Quartier Latin - Beauvais

Lundi 03^r octobre.

Voilà, je suis sur la route du retour, après ces 5487 kms parcourus en voiture et à vélo et ces retrouvailles qui ont été parfois joyeuses, parfois inattendues, parfois un peu tristes mais jamais décevantes.

Fidèle à ma décision je laisse l'autoroute (après avoir avalé les vingt et un feux rouges de Saint-Denis) et je m'approche tranquillement de mon quartier Voisinlieu en me laissant glisser de la côte de Sainte-Geneviève au feu rouge de Noailles. Encore 15 km et mon tour de France sera bouclé.

J'ai un peu de mal à réaliser que ce soir je vais me retrouver seule... Retour à la réalité d'une vie en solitaire.

Mme Rahmani m'accueille avec le sourire :

« Mme Véro! Vous avez fait bon voyage?... Tout a été calme chez vous. Faudra quand même que vous tondiez et puis peut-être qu'il va falloir faire vérifier votre serrure, j'ai eu du mal à ouvrir et fermer et vous avez un recommandé à aller chercher avant le 10. Faudra pas oublier non plus d'aller dire bonjour à Mme Roussel, elle a demandé de vos nouvelles tous les jours! Mais moi j'en savais pas plus, et puis... »

Je n'entends pas la suite. J'ai attrapé mes clés et je suis rentrée vite, vite chez moi!

J'ai posé l'opinel de Papa sur la table et je me suis surprise à fredonner :

*« Elle est à vous cette chanson
vous les amis qui sans façon
m'avez partout bien accueillie
de Saint-Valery à Paris... »*

Il faudra que je trouve une suite, après la cousinade, ou un autre périple...

Jocelyne compulse les tricheries du sport. « T'imagines même pas! » dit-elle en caressant le dos de son classeur. Encore tout auréolée de sa carrière à laquelle elle vient de mettre fin, la fédération lui a proposé un siège, alors qu'une nouvelle crise du dopage affecte le Tour. « J'ai refusé, pardi, vu que j'étais mouillée sur la dynamite, c'était pas à moi de nettoyer l'écurie. À l'époque, le dopage était un gros bâton merdeux parmi nous... »

Elle lève les yeux au ciel... « Tu comprends? J'imagines que lorsque tu es devenue cadre à la Poste et que tu t'es coltiné des problèmes disciplinaires ou des grèves, tu devais pas faire la mariolle? Tes collègues restés à la base, ils ont pas dû te faire de cadeaux! Eh bien, j'ai pas voulu passer de l'autre côté de la barrière. Pourtant, je te jure, j'en ai vu des cyclistes de ma génération mourir avant cinquante ans. »

Je lui demande ce qu'elle compte faire de sa chronique du dopage. « Un livre, mais je suis incapable de l'écrire. »

« Quand même... », je le regrette.

J'insiste: « Mais si! Tu peux, j'en suis sûre! »

Peine perdue. Elle a le regard d'une victoire qui lui échappe.

« Écoute, j'en parlerai à un bon copain, il anime des ateliers d'écriture, il pourra t'aider à transformer ta compilation en un récit. »

« Ah bon? »

« Tente, tu verras bien. C'est pour toi. Après, comment ça va circuler, c'est une autre question. Mais tu n'en es pas là... » Et nous repartons, d'accord, pour la dernière étape du jour.

Contre la fatigue, toujours boire. Et penser. Ne pas laisser son mental prendre les commandes, mais réfléchir. Tout haut si besoin. Pour ne pas m'assoupir, je pense à la fabrique des paysages grandioses que nous traversons. J'imagines les forces telluriques qui ont fait surgir il y a cinquante millions d'années les Pyrénées, les Carpates, l'Hindou Kouch, l'Himalaya jusqu'à l'archipel indonésien. Un seul plissement long de vingt mille kilomètres. Avant d'être montagnes, nos Alpes ont été océan, l'océan alpin. Voilà pourquoi on trouve des fossiles marins à 3000 mètres d'altitude.

Les sommets devant nous sont pourtant loin des hauteurs himalayennes des origines.



Elles ont été rabotées de moitié par des millions d'années d'érosion.

– Tu imagines les kilomètres cubes de terres et de roches effondrées et broyées? Que sont-elles devenues?

Jocelyne écarquille les yeux. Mes divagations sont du chinois. Elle visualise pas. Que des scientifiques aient établi, calculs à l'appui, que le volume des roches et éboulis tombés des sommets alpins puissent recouvrir, sur un mètre de hauteur, la totalité des États-Unis, me vaut un étonnant: «Pour quoi faire?» J'abandonne. Trop mauvaise pédagogue. Les points de vue spectaculaires de notre route se suffisent. Massifs, pics, dépressions et abrupts ressemblent à la surface d'un drap tirebouchonné après l'amour.

Une fraîcheur piquante refroidit la voiture. Nous roulons fenêtres fermées depuis notre halte chocolat, je rehausse encore d'un poil le chauffage. Une vallée s'ouvre devant nous. Le terrain paraît anormalement plat, comme si une machine l'avait damé. J'y vois le fond d'un lac ou d'un glacier disparu. Le site est entouré de montagnes. Je penche pour l'hypothèse du lac, notre route se faufile par à travers une brèche, la bonde par laquelle la retenue d'eau s'est vidée d'un seul coup. Seul un glacier a pu tailler le roc et former le cirque de montagnes qui nous cernent.

Au sommet d'une épaule boisée, le toit en tôle rougi de rouille d'une ferme surgit en contrebas. Je tourne à fond le volant pour m'engager dans l'épingle d'un chemin de terre. Un poteau de bois porte sur une planchette le nom de notre destination, «Les Abeilles». Zoya nous y attend. Elle ouvre la porte de la voiture dans un torrent de rire et de cris. Je tombe dans ses bras. Je redécouvre avec bonheur son visage qui sourit du front au menton. Je vois que rien n'a profondément changé dans son auréole de cheveux blancs, à travers ses rides et le bel ovale de son visage. Les yeux fermés, la confiance demeure, palpitante.

J'ai rencontré Zoya en Transcarpatie en 1969. Une association dont les adhérents sont presque tous encartés à la CGT, et beaucoup au PCF, propose un voyage à l'Est. Je débute à la Poste. Le syndicalisme offre des services aujourd'hui disparus comme ce voyage en car, destination inconnue. Qui d'autre aurait l'idée à l'époque de proposer du tourisme en Ukraine, dans l'oblast (région) de Transcarpatie au pied des Carpates, logé chez l'habitant? Je tombe à Khoust, ville toute proche de la Roumanie, annexée avec sa région par l'Armée rouge en 1944.



Philippe, on a toujours l'éternité devant soi.

C'était l'étape qui, en venant la dernière, remet à leur juste place toutes les autres: personne n'a vieilli au fond. Seuls les sentiments se sont bonifiés.

Le ciel est bleu et ensoleillé; tantôt dans mon salon, j'installerai tous les cadeaux rapportés de cette mémorable escapade. Et si après tout, j'en faisais le récit? En offrir un exemplaire à chaque être cher rencontré en chemin, pourquoi pas... Enfin, il faudra quand même toiler certains passages. Je ne voudrais pas froisser...

C'est dit, voici ma nouvelle aventure pour le prochain mois...



rassembler les lambeaux de rêve qui se dissolvent dans un cerveau embrumé par des excès de vie intense.

Ce n'est qu'après Saint-Denis que ma vigilance de conductrice peut se relâcher au point de laisser émerger avec force et douceur les souvenirs de cette dernière étape parisienne.

Maï Lan, décidément une belle femme, est aussi enjouée que Philippe est pince-sans-rire. Bonne cuisinière, ça je ne sais pas. Je n'en reviens pas, par contre, du talent culinaire de mon intellectuel de cousin. Son andouillette du jardin-pommes cuites, salade jeunes pousses et sauce Chaource est une merveille! Quelle soirée! Il a ressorti bonnes bouteilles et vieux vinyles : Colette Magny, Bobby Lapointe et François Rabbath.

Maï Lan pratique l'aquarelle. «À mes moments perdus» précise-t-elle. Pas perdus pour celles, comme moi, qui ont eu l'occasion rare de voir ses réalisations. La silhouette stylisée de la Tour de Constance, nimbée dans un flochage vaporeux dégradé du gris au rose pâle en passant par le bronze, vous emporte dans un univers onirique déjà oriental. J'emporte dans mon bagage une peinture irisée du jardin du Luxembourg. Voilà qui me rappellera les balades de mon adolescence avec Philippe.



Naturellement Maï Lan est ravie de mon invitation à découvrir Beauvais en octobre. Elle a retenu la Maison Gréber et la Manufacture de la Tapisserie. Je lui ai conseillé d'emporter son carnet de croquis et son matériel de peinture : je lui ferai la surprise de Gerberoy, village toujours resplendissant de roses à l'automne.

Hier, c'est elle qui a assuré la visite touristique. Ça m'a donné l'occasion de retourner au Musée Guimet. Philippe silencieux dans un Musée, voilà un spectacle inattendu et qui suffirait à me dédommager du voyage, essence, nuits d'hôtel et tickets de métro compris...

On a très peu parlé ensemble de la famille. On a partagé des impressions sur l'actualité, des plaisanteries satiriques, des aperçus sur nos goûts, nos petites découvertes depuis la dernière fois, bref, rien de pathétique ou de pesant. Rien qui aurait pu exclure Maï Lan et l'empêcher de jouer sa partie dans notre partition de fugue. On s'est quittés de façon lapidaire – sans préciser à bientôt – comme si on était sûrs de se retrouver, toujours complices, dans une heure ou dans quinze ans! Voilà, avec

La famille de Zoya Stepanovitch est d'origine roumaine. Je découvre combien les élites de ce pays sont francophiles. Il y a dans leur maison une étonnante bibliothèque de classiques français dont je n'ai pas lu le centième. Valérian, le père, ingénieur agronome en retraite, Lylia, la mère, comptable dans une coopérative, se moquent des fausses politesses. Ils me traitent comme leur fille. Chaque soir, lectures à voix haute d'extraits de Hugo, Balzac, Molière. Il n'y a pas de télé, une radio seulement. Je joue au Dourak, jeu de trente-six cartes, parties arrosées de tisanes. Ce sont des infusions d'herbes cueillies lors de nos balades près des sommets qui surplombent Khoust. On a dix-huit ans chacune. Je dors dans sa chambre. Lorsque mon séjour prend fin, ces trois semaines nous ont faites sœurs.

Nous sommes restées en contact, par lettres et par timbres. Des timbres soviétiques puis ukrainiens à partir du référendum d'autonomie en 1991. J'ai gardé dans ma collection, cent onze pays tout de même, les timbres de Ruslana et de Jamala. Deux lauréates ukrainiennes de l'Eurovision en 2004 et 2016 en Turquie et en Suède. La notoriété de Ruslana a vite dépassé la sphère du divertissement. Elle chante pour les enfants de Tchernobyl sur la place de l'Indépendance à Kyiv, elle est élue à la Rada, le parlement ukrainien, dans le groupe «Notre Ukraine-Autodéfense populaire». Elle prononce des discours de soutien au camp pro-européen pendant les journées sanglantes de la Révolution de Maïdan en février 2014. Je conserve un autre timbre marquant, Babi Yar. C'est le nom d'un ravin tout proche de Kyiv. En deux jours, trente mille Juifs tués par balles par les nazis y ont été précipités, en 1941.



Zoya nous présente son fils Marko, je leur présente Jocelyne. Marko m'impressionne tout de suite. Il est là sans l'être vraiment, il ne manifeste pas de curiosité, on croise furtivement son regard, son visage est impassible, je ressens de la tristesse. Sa maison n'a pas d'âme. J'imagine une ancienne résidence secondaire des années 1970, plutôt grande, bâtie avec des matériaux légers, bien légers pour cette rude région. Passé le grand séjour chauffé par un poêle à bois emboîté dans l'âtre, nous entrevoyons la cuisine aux murs doublés de planches, puis nos chambres de part et d'autre d'un couloir qui ouvre sur une salle de bains. La cuisine donne accès à un garage fourre-tout, puis à un atelier.

C'est la pièce la plus récente et la plus vaste de la maison, au sol de béton brut sur lequel ont été installés une cuve centrifugeuse et de hauts bidons en inox. Des dizaines de casiers de ruches, des empilements de boîtes vides de miel, des liasses de

cartons, deux couteaux à désoperculer, un évier sale près d'une gazinière, une petite table encombrée de rouleaux d'étiquettes, de cahiers, d'un verre rempli de stylos, avec une grosse loupe monoculaire dans sa boîte, quel foutoir sous nos yeux! Marko prévoit deux jours, à nous quatre, pour conditionner le miel en pots, préparer les paquets et les expédier à cent trente clients. Il a pris deux mois de retard en allant chercher sa mère à Khoust. Là-bas, Zoya a laissé sa maison à des réfugiés qui ont fui Odessa. Elle ne sait pas si elle reviendra. Pour l'heure, c'est l'exil et Marko le croit durable.

Marko a terminé ses études d'agronomie, comme son grand-père, lorsqu'il participe à la révolution Orange à Kyiv en 2004. Dix ans plus tard, il est blessé par balle lors des manifestations de Maïdan, quatre-vingt-deux morts, plus de six cents blessés. Il démissionne de son poste d'ingénieur et divorce peu après. Sa femme penche ouvertement pour le parti russe et part diriger une exploitation dans l'est. Marko revient à Khoust, près de la frontière roumaine et de l'Europe, avec un projet

précis: l'apiculture, la plus accessible des activités agricoles. Pas de propriété terrienne, toute la terre appartient aux abeilles. Pas de machinisme ni d'engrais, un fourgon suffit pour la transhumance des ruches. Et pas de lourds bâtiments, un simple local pour conditionner le miel.



La mise de fond est légère si l'entreprise démarre vite et l'abeille des Carpates se révèle une merveille d'adaptation, de résistance. Elle n'essaime pas trop. Le succès de Marko et de sa filière carpatienne intéressent un laboratoire de recherches français, propriétaire de la maison des Alpes. Marko la loue depuis deux ans avec pour mission d'installer une station d'élevage et de sélection de milliers de reines Carpatica. Le miel et les autres produits, cire, nectar, pollen et propolis, sont ses stocks options, comme il dit avec dérision. Il les donne à Zoya, elle a fait appel à moi, et moi à Jocelyne pour écouler tout ce miel stocké dans les bonbonnes d'inox.

Lors de notre troisième et dernière soirée, les intentions de Marko ne nous font plus de doute. Jocelyne se marre. Zoya, un brin gênée, finit par lâcher: «Écoute, il en a sans doute besoin». Une façon de me donner sa bénédiction. Lorsque notre soirée se termine, Marko me prend la main et me précède jusqu'à sa chambre. Je suis toute rougissante, mon cœur tape fort, il me serre au milieu de ses épaules et m'embrasse. Un doux baiser, long. La nuit ne fait que commencer.

dizaine d'années, une ancienne boutique de cafés et accessoirement de chocolats, poivre, pâtes et tapioca. Depuis, l'enseigne, réalisée en réalité cinquante ans après l'abolition de l'esclavage, a été donnée à la ville pour prix de sa restauration, mais n'a toujours pas quitté le musée pour être réinstallée après sa remise à neuf, comme la ville l'avait décidé malgré la fronde d'associations militant pour l'effacement des vestiges du colonialisme. Voilà déjà vingt ans et l'enseigne est toujours au Musée!



– Ça cadre mal avec la vision stéréotypée de l'homme noir pour la publicité commerciale de produits coloniaux! Cette inversion parodique des rôles aurait été mal interprétée? Si je te comprends bien, culture de l'effacement et haine de la Repentance historique: même combat...

– Je fais de l'archéologie immobilière, pas de la politique... Bon, un peu de culture apaisera ta fièvre polémique... Si je te convie à apprécier une prestigieuse production Clicquot, diras-tu non?

– Du champagne à cette heure? Mais pourquoi pas...

Au bas de la rue Mouffetard pavée de pierres, au milieu d'un square, est située une charmante église paroissiale.

– Je te passe le détail de la construction de cette église Saint-Médard du XVI^e au XVIII^e. Tu peux constater toi-même la diversité des styles successifs. Mais foin des vitraux polychromes anciens et modernes, je vais satisfaire ta soif...

Il m'entraîne devant l'orgue monumental qui repose sur une structure en bois sculpté du XVII^e siècle... «ta soif de connaissance» précise-t-il, savourant par avance la déception de sa cousine qui n'aurait pas craché sur une coupe de veuve Clicquot si pompeusement annoncée.

– L'orgue inscrit aux monuments historiques est d'une facture Clicquot de la célèbre dynastie des facteurs d'orgues. La branche aînée de cette famille de tonneliers rémois s'est spécialisée dans ces instruments; la cadette dans le champagne. Voilà au moins la révélation que t'aura apportée Saint-Médard! Et maintenant retournons faire les courses au marché. Nous composerons le menu en chemin.

Dimanche 02 octobre.

Mon bagage remis au coffre, l'habitacle de la voiture me paraît soudain désolant. Le lit sans chaleur du dimanche matin un hiver pluvieux de l'Oise... On a du mal à

la main à te présenter... Elle est sortie faire des recherches à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, mais elle ira peut-être au cinéma avec des copines. Tu sais bien comme vous êtes devenues avec Mythe Tout. Mais j'y pense, tu as combien de temps devant toi, et dans quel équipage?

C'est à peine s'il me laisse le temps de répondre, emporté par l'inspiration :

– Parfait, je nous prépare un petit gueuleton. Et demain, on passe la journée tous les trois ensemble. Chiche que je te sers la visite commentée du bowling de la Contrescarpe, seul lieu culturel indiqué sur google maps pour le quartier. On va descendre tout de suite au marché pour faire les courses de ce soir.

Nous descendons la rue Mouffetard et il ne peut pas s'empêcher de me rappeler que nous empruntons l'une des plus vieilles rues de Paris qui, depuis l'Antiquité, relie Lutèce à Rome via Lugdunum.

Philippe me fait l'article :

– Pour les gens du coin, c'est encore le marché de tous les jours : légumes, viandes, vins de qualité, pains de tous genres, les meilleures viennoiseries, des pâtisseries originales, des plats préparés exotiques. Et tu vas voir, le marché se tient de la rue de l'Épée de Bois à l'église Saint-Médard...

C'est vrai : jusqu'à la place Saint-Médard, c'est un carrousel de parfums et de couleurs.

Je le provoque : « Alors cette visite guidée du bowling ? »

– C'est fermé : il aurait fallu réserver... Par contre, je t'emmène jusqu'à la supérette de la Contrescarpe !

À ma grande surprise, il extirpe de sa veste un téléphone portable devant l'entrée du magasin.

– Un peu de technologie pour percevoir la réalité historique derrière les strates de matériaux modernes de la façade. Regarde cette merveille... garantie musée Carnavalet !

L'image sur l'écran révèle un homme noir souriant, habillé en gentilhomme du XVIII^e siècle à la mode des Noirs libres des Antilles, portant un toast. Une servante blanche portant la tenue habituelle des domestiques des maisons bourgeoises au XIX^e siècle, tablier et coiffe blanche, lui apporte un plateau d'argent, sur lequel on distingue un sucrier, des gâteaux et une cafetière en argent.

– Je te présente l'enseigne peinte « Au nègre joyeux ». C'était ici-même, jusqu'à une

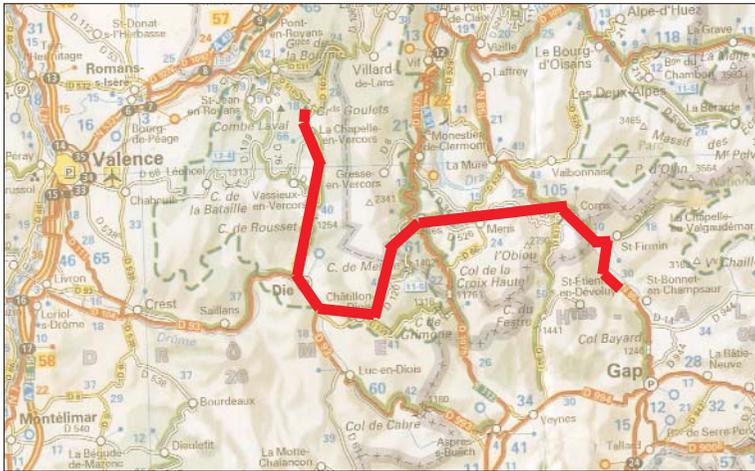


Le voyage continue.

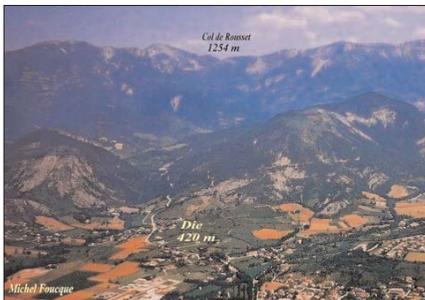


étape 10

Les Alpes - Saint-Martin-en-Vercors



Samedi 24 septembre.



Arrêtée sur le parking du belvédère de Die, mon œil attentif repère très rapidement le col du Roussel où j'ai fait mes premiers pas en ski de fond. Devant cette étendue, la vue est resplendissante, de nature avec son relief accentué, je prends mon téléphone et compose le numéro de ma prochaine halte.

« Votre correspondant n'est pas joignable.

Merci de lui laisser un message. » Je raccroche. Cette étape, je l'ai voulue, peut-être plus intensément que les autres.

Je retente l'appel, mais la réponse de l'opératrice demeure toujours la même.

Je remonte à bord de ma complice de route, et prends la direction de Grenoble par la D518. Certes, celle-ci est tortueuse, d'ailleurs je ne veux même pas l'emprunter à vélo mais elle me fait passer par des lieux que je ne pensais jamais revoir. Vassieux, Saint-Agnan-en-Vercors, je quitte la route pour emprunter la D193 qui me fait transiter par la route des Grands Goulets, ce qui me rappelle ces voyages en car quand j'accompagnais des jeunes enfants sur une quinzaine de jours aux sports d'hiver. Cette route percée dans la montagne n'était pas plus haute que le véhicule qui nous transportait. Je me souviens avec quelle dextérité le chauffeur suivait son chemin

– C'est Maï Lan... Mais entre donc, fais comme si tu connaissais déjà la maison.

Là, nouveau malaise. D'accord, à dix ans, le séjour devait forcément me paraître plus vaste qu'aujourd'hui. Mais l'espace d'antan semble s'être évaporé. Les murs sont tapissés de livres et le mobilier semble avoir servi de refuge aux collections asiatiques du Musée Guimet.

– Maï Lan toujours, insiste mon hôte, sa famille est arrivée en France dans les années soixante et on s'est rencontrés à l'université il y a deux ans.

– Vous avez mis le temps! (J'adore le mettre en boîte.)

– Ça valait le coup d'attendre, tu verras...

Je fais mine de chercher partout: « Du coup tu la caches? »

Il m'entraîne au petit salon, et me désigne un cadre sur une table basse encadrée de deux fauteuils profonds. Maï Lan occupe le premier plan. Elle porte un chemisier à fleurs et un ensemble en jean. Son sourire est éclatant et sa chevelure mi-longue est encore de jais. J'identifie à l'arrière-plan la Tour de Constance et un rempart d'Aigues-Mortes. Ça m'offusque un peu cette inconnue qui provoque – même en photo – ce regard de gosse émerveillé chez Philippe.

– Et tu en es où avec elle? La septième croisade ou la captivité de Marie Durand?

– Avec Cœur! Le voyage en Orient de Jacques Cœur*!... Mais tu as faim? Tu veux un café? Installe-toi donc là-dedans...

Il m'indique un fauteuil. C'est son style: de l'esprit et beaucoup de répartie, mais pas de fatuité. Il revient avec deux cafés et du sucre roux sur un plateau.

– ... J'ai des nouvelles à te transmettre de personnes de ta connaissance... Faute de cousinade, j'ai fait un tour de France pour occuper ma retraite.

– Foutu COVID! Je me faisais une joie de visiter Beauvais pour cette cousinade. Maï Lan était prête à visiter la Cathédrale sous prétexte qu'un petit voyage après tous ces confinements, n'est-ce pas...

– Écoute, si ça vous chante, Maï Lan et toi, je vous invite à Beauvais à la fin du mois!

– Et tu nous fais visiter?

– Et je vous refais les plus belles visites des journées du Patrimoine... enfin celles que vous choisirez!

– Ça pourrait bien s'étudier... – Il est ému – Il est bon au moins mon café? Tu sais je suis gêné de si mal t'accueillir. Je ne peux même plus te faire revisiter la Sorbonne, on n'y entre même plus sans un ordre de mission! Et je n'ai même pas Maï Lan sous

* Un peu éberlué par la réplique du cousin, je finirai par découvrir que Jacques Cœur, au retour d'un voyage à Damas, commença à mettre en place, à partir de 1432, un commerce florissant avec l'Orient, à partir de Montpellier et d'Aigues-Mortes où il créa un chantier de construction navale.

motion, camarades!» Collégienne en banlieue, j'étais ici en exceptionnelle escapade vu les événements, charmée par le silence et la fraîcheur des rues vides ces matins de printemps. Les voitures retournées rue Gay-Lussac, les photos de charges policières et de jets de pavé, de barricades et de feux, je les ai découvertes plus tard dans des magazines.

Je prends à gauche vers le Panthéon où je n'ai encore rendez-vous avec personne. J'espère surprendre mon vieux cousin qui perche toujours rue Descartes, derrière le Lycée Henri IV. Lorsque je parcourais ce quartier avec lui, j'avais un peu, en l'écoutant, l'impression de me trouver dans un train fantôme historique, entre des catafalques moussus de souverains catholiques. Je ne passais jamais devant l'entrée du lycée Henri IV sans évoquer en frissonnant les dépouilles de Geneviève et du premier roi chrétien gisant peut-être encore sous nos pieds.

Dans ce contexte un peu macabre, la tour Clovis – encore présente dans l'enceinte de l'ancienne abbaye et de son collègue – projette sur les passants une ombre plus oppressante... L'Université parisienne est née dans ce quartier d'anciens collèges religieux, comme celui de Robert Sorbon, confesseur de Louis IX. Entre la montagne Sainte-Geneviève et la place Maubert on a compté au XIII^e siècle jusqu'à quarante-deux mille étudiants dans plus de soixante-dix collèges. Toute une population qui étudiait et parlait en latin, ce qui éclaire la toponymie du lieu.

Voici enfin la rue Descartes et son numéro 47. Vous avez déjà une idée de la personnalité de mon vieux cousin. Le trouver logé au dernier étage au bout d'un faîtage préservé du rempart de Philippe-Auguste ne doit pas être fait pour vous surprendre. La porte massive trois points, près de laquelle un digicode m'invite à manifester ma présence, me paraît tout aussi étrangère... La gorge un peu serrée, je me demande si je vais le trouver là, Philippe. On ouvre. Surprise, c'est lui! Juste un peu voûté, le cheveu toujours rebelle, mais grisonnant. L'œil qui redevient vif:

– Ma cousine de La Poste! Ils ont ajouté Paris 5^{ème} à ta tournée?

Je désigne la porte blindée:

– Il se racontait dans l'Oise que tu avais installé un pont-levis et j'étais curieuse de l'admirer. C'est pour bientôt?



malgré les difficultés d'un éventuel croisement avec une autre voiture.

Autrans, 10km. Il faut que je la joigne absolument. Et si elle n'est pas là? Son mari est dans la confidence mais arrivera-t-il à la retenir...

«Allo. Allo, ma chérie. C'est maman.»

«Bonsoir maman. Comment vas-tu?»

«Je me demande si tu es chez toi.»

«Oui. Pourquoi?» Je suis devant le panneau de Saint-Martin-en-Vercors. Donc à deux minutes de chez toi.»

«Mais maman, tu aurais dû me prévenir.»

«J'ai voulu te faire la surprise. À tout de suite.»

«Ah... À tout de suite.»

Je remonte dans ma voiture et enclenche la première. Pourquoi, alors que je dois ressentir une grande joie, pourquoi ai-je ce nœud au ventre? Mes précédentes escalas ont été riches en émotion mais celle-ci va très certainement me chavirer.

Alors que j'emprunte le chemin pour accéder à cette grande bâtisse que Fabienne et Romain, son mari, ont repris pour en faire un centre d'accueil pour enfants en situation de handicap, je reconnais chaque maison, chaque départ de piste, rien n'a changé.

Les accès à la propriété ont été aménagés pour l'accueil d'éventuelles personnes à mobilité réduite. Je me stationne, non loin de l'entrée principale. J'arrête le moteur. Je m'appête à descendre de voiture lorsqu'un



magnifique saint-bernard se précipite sur moi pour me souhaiter la bienvenue. Je n'ai pas peur des chiens mais quand cette masse poilue se blottit dans mes bras, je me retrouve plaquée contre ma voiture, ne sachant que faire. Agressif? Non! Il n'en a pas l'air. Il ressemble plutôt à un bon gros nounours. Et ce rire que j'entends, et que je reconnais immédiatement, c'est celui de Fabienne.

Elle se moque, c'est déjà ça!

J'ai besoin de comprendre ce long silence durant lequel elle a refusé de me parler. Durant lequel elle a refusé mes visites.

«Il te souhaite la bienvenue, tout comme moi.»

Je ne la vois pas encore mais je sens qu'elle n'est pas loin. Je me retourne doucement, et là je comprends...

Elle s'approche de moi, à bord d'un moyen de mobilité auquel je ne m'attends pas. Elle est en fauteuil.

«J'ai fait promettre à Romain de ne rien te dire.»

Je m'approche d'elle, et cette douleur que je ressens depuis des mois semble vouloir s'atténuer. Maintenant, je sais.

Nous discutons durant des heures. Elle m'explique la spéléologie, les crevasses, les cavités inexplorées et la chute. Elle se justifie de son silence par le fait qu'elle souhaitait me revoir une fois debout.

«Mais je suis ravie que tu sois là. Tu restes plusieurs jours?»

«Non car j'ai organisé tout un périple parsemé de nombreuses visites programmées, mais je reviendrai très vite pour passer un plus long moment avec vous.»

Au petit matin, après une nuit agitée, je reprends la route vers la Lorraine.



chambre d'hôtel en est finalement à un jet... de pavé*. La station Châtelet constitue un vrai hub de couloirs et de lignes. Me voilà sur la ligne 4, déjà claustrophobe. Les murs pétants de couleurs de la station m'enserrent dans un univers de sollicitations publicitaires. Mais j'ai l'impression de ne plus avoir les codes pour déchiffrer ces messages absurdes. Je monte dans la rame. En route pour Cité. Impressionnant : c'est l'unique point du réseau métropolitain situé sous le lit de la Seine! Cette fois, dès l'arrêt, je me précipite sur le quai. Je monte les interminables escaliers à en perdre le souffle! À peine sortie sur la place qui fait face à l'entrée du Palais de Justice, je me retourne vers le marché aux fleurs. Un havre de couleurs douces et de parfums frais!



Je reviens lentement vers le Palais de Justice. Le commentaire maintes fois entendu sur le palais des rois chrétiens, ici-même bien avant Le Louvre, au cœur de l'Île de la Cité, ça revient me trotter dans la tête. Il me semble entendre une voix bien connue. Je ne longe plus seulement le vaste bâtiment, je marche comme une somnambule dans le Paris de ma mémoire! Tout à coup, j'ai une dizaine d'années et Philippe, déjà étudiant à la Sorbonne, me fait visiter Paris pour me sortir de ma torpeur provinciale.

On peut donc s'imaginer comment un lieu, un territoire, des familles ont évolué pendant des siècles, depuis le début jusqu'à... moi! À dix ans, en suivant les pas de mon cousin, le passionné d'Histoire, je découvre le Temps. L'interminable chaîne du Temps. Et voilà que j'ai soudain conscience d'en être le dernier maillon! Je ne survivrais plus pour grandir, j'existe!

Les visites de Paris sous la houlette de mon mentor constitueront un antidote au spleen pendant toute ma scolarité.

Je remonte à présent le Boul'Mich': brasseries, cinéma et librairies. Voilà le Boulevard Saint-Germain, les restes de l'abbaye de Cluny, puis sur le même trottoir, la place de la Sorbonne.

Rien à voir avec les souvenirs de mes dix ans : la cour universitaire grande ouverte et livrée aux stands des mouvements politiques, tréteaux, affiches, publications, journaux brandis, slogans criés, chants révolutionnaires en fond sonore. Et dans les amphes, des assemblées générales fiévreuses, «Levez la main pour le vote de la

* Expression locale, pour "un jet de pierre". Indique la distance approximative à laquelle retombe un projectile lancé à la main. Syn. À proximité.

étape 12
Stiring-Wendel - Le Quartier Latin



Judi 29 septembre.

D'où qu'on arrive aux portes de Paris, on se trouve happée par le maelström de la circulation automobile. Aux embranchements, pas le temps de décider! Ensuite, on regrette son impulsion, mais trop tard! Me voilà coincée, phagocytée dans un chapelet ininterrompu de véhicules immobilisés. Tout le périphérique est congestionné...

Quand, en face de Saint-Mandé, je sors du périmètre, ça se calme et ça se fluidifie. Je stoppe à la vue d'une pancarte annonçant un hôtel. En descendant de voiture, je retrouve une affiche pour l'Hôtel Campagnol Bercy Village! Une allée pavée bordée d'arbres s'enfonce entre les rangées d'immeubles modernes et bien appareillés mais bon, Bercy est à quatre stations de métro de Saint-Michel via Châtelet!

Les baies vitrées, l'ascenseur, les chambres identiques, le mobilier en série, la TV et le WIFI, tout ça c'est fonctionnel. Tout le quartier autour du tram pourrait se retrouver à l'identique dans n'importe quelle ville d'Europe de l'Ouest. Cette conformité intentionnelle impose si fortement sa banalité qu'on en perdrait le goût d'imaginer ce que ce lieu a pu avoir un jour de particulièrement attachant. Philippe Cardon, le fils aîné de ma tante Alice, n'approuverait pas ce choix, mais où aller si je ne le trouve pas à son domicile?

Vendredi 30 septembre.

Le Quartier Latin. Ça se trouve entre les boucles des lignes 4, 5 et 14 du métro, et plus précisément entre les stations Odéon à l'ouest et Place Monge au sud-est. Ma

étape 11
Saint-Martin-en-Vercors - Stiring-Wendel



Dimanche 25 septembre.

Aujourd'hui je roule, je veux dire j'ai du trajet à faire. Ça n'a pas changé depuis mes vingt ans : l'Est, ça se mérite ! Je rigole, je crois entendre la voix de mon beau-père les premières fois où Jean-Louis m'avait emmenée à Stiring-Wendel, en Moselle, « qui est un département français ! » insistait-il. Mes garçons m'ont acheté un GPS, ils m'ont montré comment m'en servir mais je suis décidément rebelle à tout ça : rien ne vaut ma Michelin France 721. Avec le temps, elle est en trois morceaux mais le scotch c'est pas fait pour les chiens ! Et puis, pour tout vous avouer, chers lecteurs, ça en impressionne plus d'un quand ils repèrent qu'elle est griffonnée de partout. Alors là j'invente : « Le bleu, c'est les itinéraires en stop, le rouge c'est à vélo, le violet... » Ils sont babas : oui, j'ai fait tout ça !, mais bon, j'y ai mis quelques décennies et certains trajets je les ai faits cent fois et de cent façons, comme par exemple la baie de Somme, et même *pedibus cum jambis* quand j'étais ado.

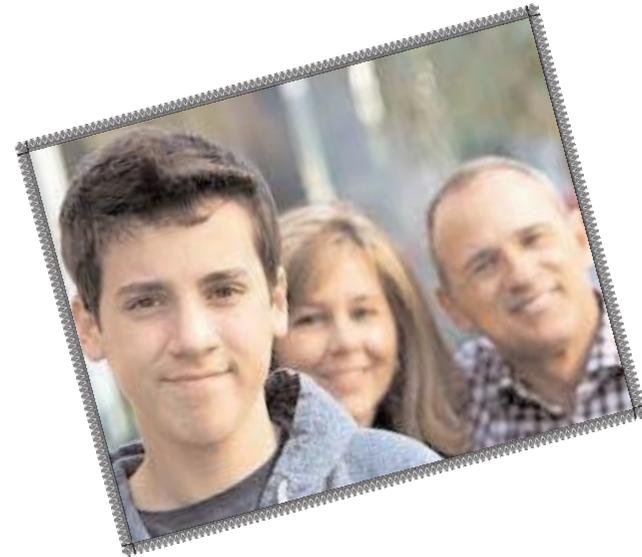
Bref, j'ai un bon quatre cents bornes si je veux dormir à Nancy ce soir. Bien sûr le plus simple, il y a des autoroutes d'un bout à l'autre. Mais je me suis interdit d'utiliser les péages. À la retraite, quand même !, on prend son temps. J'étais sur la 57 et je filais sur Épinal quand, à Remiremont, j'ai vu le panneau « Colmar, 59 km ». Et là, d'un seul coup, j'ai eu comme une grande bouffée de jeunesse.

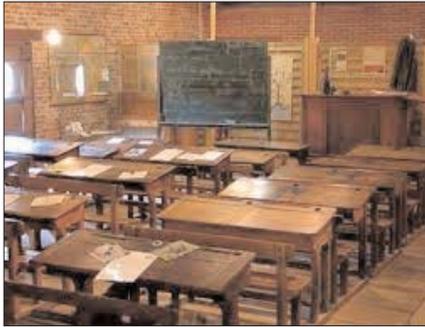
Sorti de Gérardmer, il faut s'accrocher : route de montagne. Quinze bornes de lacets, entre Xonrupt et Soultzeren par la D417. Bon sang, je ne me rappelais plus que c'était aussi raide. Mais quel spectacle ! Vert à perte de vue, des prés sur des collines largement boisées – je me souviens qu'on appelle cela les « hautes chaumes ».

Je reconnais les sapins à leur allure mais suis bien en peine de différencier chênes et hêtres qui, je sais, dominant ici. Une pancarte « Col du Wettstein, 882 m ». Maintenant je n'ai plus qu'à me laisser glisser jusqu'à Orbey. Est-ce que je vais retrouver la *Rue de la Graine Champs* ? Je me souviens qu'en tombant sur cette adresse, je l'avais crue inventée. Je ne reconnais plus vraiment mais j'attends le petit coude du chemin, ce sera à gauche. J'avais écrit ma première visite...



« La première visite que je lui rendis, ce devait être en été. Il faisait doux, à peine chaud. Je m'étais trompée de route, passé le col du Bonhomme. Une errance tranquille dans Colmar endormie avant de découvrir, au travers des vignes, le petit village solide et volontaire. »





En fait il n'y a pas vraiment de Musée de la Poste à Grossbliederstroff, mais un ancien instituteur a baptisé ainsi l'ancienne école – mobilier d'avant-guerre! – dans laquelle il a fait l'essentiel de sa carrière. Et pourquoi « de la Poste»? Parce que tout ce qui s'y trouve parle d'épîtres, de missives et de lettres. Il n'y a aucun original de valeur car les documents

qui pourraient prétendre à cette distinction sont tous des photocopies. La pièce la plus ancienne est une lettre adressée en 778 par Charlemagne en personne à son neveu Roland; elle n'est visiblement pas parvenue à son destinataire car elle porte le tampon «Retour à l'envoyeur»! Vous comprenez mieux l'esprit de ce «musée» dans lequel on va d'éclat de rire en franche rigolade. La «travée des assassins» présente des lettres d'excuse de Ravaillac à Henri de Navarre, de Charlotte Corday à Marat (qu'elle avait pris pour Robespierre!)..., et pour les plus récentes, du président Sarkozy à Valérie Pécresse («*Veillez croire à mon remords perrein...*»).

Le meilleur moment fut sans doute l'épreuve de la rédaction. Il nous a été proposé d'écrire une lettre de rupture de Melania Trump à son mari Donald. Mille cinq cents signes et un quart d'heure maxi. Après quoi chacun a lu son texte et l'ancien maître d'école a donné sa note sur dix. Je m'en suis sortie avec 7,5, ce qui vaut mention bien. Bernard, lui, a obtenu 8 avec cinq quatrains en six pieds (je ne sais plus comment ça s'appelle) dont le dernier vers répétitif était «*Excuse, j'me suis trimpée*». De nous trois, c'est Malou qui a eu la meilleure note: 9. Elle s'est offert le luxe de quatre couplets en alexandrins qu'elle a chantonnés sur l'air des «*Trompettes de la renommée*» de Brassens qu'elle a pastiché en «*Trumpette de la renommée Vous êtes bien mal em-Bushé*». Bref, un bon moment de rire.

Je trouve superbe l'idée de ce musée. Je me demande si je ne vais pas m'en inspirer pour notre cousinade. Oh oui! Je pourrais inventer des lettres de ma mère, et des lettres des enfants dans lesquelles je leur ferais dire des énormités sur les uns et sur les autres.

Je sais à quoi occuper mes cinq heures de route jusqu'à Paris...

Orbey, le matin, tout un peuple d'oiseaux. Premiers bruits quotidiens, des pas sur le trottoir, des mots confus qui s'échangent, un vélo... La langue des choses simples.

Rue de la Graine Champs. À droite, sec. Et cent mètres plus loin, en pleine montée, plus rien. Le chemin de terre qui mène au bois. On hésite, on s'arrête. On croit s'être perdu.

Sur la gauche, le toit vient mourir dans les fleurs, les orties. Avec sa pierre familière et son improbable jardin, fleurs et orties, la vieille bâtisse est là, qui vous attend.

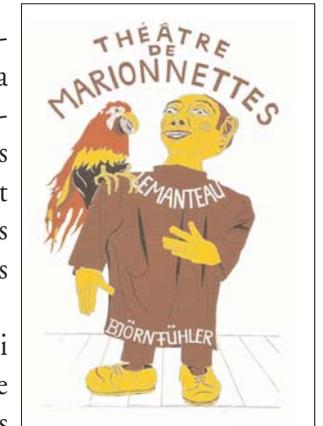
Et le sourire de Björn. «Juste à la croisée des chemins, là, on croit toujours s'être perdu.» Il sourit. On est au bout du monde.»

Björn Fühler, j'avais emmené les enfants voir son spectacle de marionnettes à l'ASCA dans les années...? dans la dernière décennie de l'autre siècle. Ils avaient adoré l'histoire de ce vieil homme savant qui lisait la vie dans les vermoulores du bois. Nous les avons invités, Björn et Christiane, à venir dîner à la maison. Deux ou trois ans plus tard ils nous avaient rendu notre invitation. Nous étions venus passer une semaine chez eux.

Le moteur tourne toujours. C'est sans doute ce qui incite Christiane à mettre le nez à la fenêtre. Et puis elle pousse la porte et fait trois pas vers moi. C'est alors qu'elle me reconnaît. Oh, le bonheur de la serrer dans mes bras, elle que j'appelle «ma grande sœur»! Les larmes coulent d'elles-mêmes. Elle est toujours aussi menue, les cheveux blancs lui font une belle auréole. «Et les enfants alors, tu ne les as pas emmenés?» Je lui explique qu'ils sont mariés tous les trois et que je suis grand-mère, je n'ai rien à dire pour Jean-Louis, je lui avais écrit.

Tout occupée à nos retrouvailles, je ne l'ai pas entendu venir, Björn. Il fait effort de la voix pour prononcer «Ve-ro-ni-ka!» Il articule avec difficulté, syllabe après syllabe. Christiane m'avait informée de son attaque, l'année dernière, mais je ne pensais pas le trouver aussi affaibli. Il s'appuie sur une canne et je vois sa main trembler sur le pommeau. Il est tout sourire de me voir. Quand je l'enserme, je me rends compte que sa musculature a fondu, il est fragile. Mais il n'a pas perdu son sens de l'humour. C'est lui qui attaque en allemand le fameux proverbe que Jean-Louis lui avait appris, «Wenn du heiraten willst, kannst du um die Weltreisen...», «Avec l'envie de te marier tu peux faire le tour du monde, mais avec l'envie de chier tu ne peux pas!» On éclate de rire tous les trois, les bises circulent d'une joue à l'autre.

Björn a arrêté les marionnettes pour se remettre à la peinture, qui était sa première aventure artistique. Je le sens heureux de m'en parler. Il est resté sur les portraits, dans



lesquels il excelle, mais il réalise aussi maintenant des choses plus difficiles à cerner : des compositions abstraites décoratives qui occupent tout l'espace de la toile. « Des vingt points, précise Christiane, à peu près soixante-quinze sur soixante, c'est la taille qui lui convient le mieux parce que parfois il a des gestes un peu brusques. » Elle m'entraîne au premier, dans l'atelier. Tout le premier est à Björn : à côté de l'atelier, la seconde chambre a été transformée en salle de méditation – je ne l'ai pas dit mais ils sont bouddhistes et, dans la salle, trône une photo de 87 où on le voit offrir au Dalai Lama une marionnette à fils. Il y a trois chevalets et des dizaines de toiles entassées sur le sol. Je m'y plonge. Je sais que les plus anciennes ont envahi le grenier, c'était déjà le cas quand nous étions venus. Il semble s'être tourné plutôt vers l'aquarelle, c'est doux, tendre et, mais c'est sans doute moi qui extrapole, un peu nostalgique. « Choi-sis-celle-qui-te-fait-plai-sir. » « Non, non, Björn, je... » « Moi je sais, déclare Christiane, mais elle est au grenier. Je reviens. »

Si je n'avais pas déjà pleuré, c'est là que je m'y serais mise, quand elle est redescendue avec son rouleau de Canson épais sous le bras. Un dessin aux crayons de couleurs qui date de 68. Blanc, jaune et rouge. Blanche la couverture carrée posée sur l'herbe, blanches la robe bouffante et les chaussettes de la petite fille qui dort là, blanc aussi son chapeau. Jaune la petite brouette de bois sur laquelle elle a posé la tête pour dormir. Rouge à pois blancs la balle posée près d'elle. Rarement image m'a à ce point émue. Je ne pourrai jamais l'afficher sur mon mur mais, quand ce sera le dernier jour, je voudrais qu'elle soit près de moi. Cette petite fille, je sais quel nom lui donner mais de le dire je ne peux. Et Christiane, qui connaît mon secret, me dit simplement : « Elle sera bien chez toi ». Moi, incapable de rien dire, alors je pleure...



Lundi 26 septembre.

Mais comment ai-je pu ne pas penser à eux ? Une soirée et une nuit, c'est tout ? Alors j'ai promis. Promis de revenir une semaine au printemps prochain. Et de les appeler tous les dimanches.

Pas envie de passer par Strasbourg. Je m'en tiens aux nationales : Sélestat, Obernai, Molsheim, Saverne. Difficile de ne pas faire le petit détour par Lutzelbourg et Hultehouse. Ce coin-là c'est celui de mon beau-frère, dont le nom va bien avec les lieux, Holweck, même s'il est natif d'Algérie. Hultehouse est un village perdu dont

langue, contrairement à ce qu'on croit, ça crée du respect entre les gens. « Ah ben, justement, dit Malou, demain je pensais vous emmener voir l'oncle Joseph, le journaliste. » En fait de journaliste, il travaille au Républicain Lorrain où il assure la traduction dans les différents patois pour les éditions locales.

On papote, on boit un verre, deux... Et là-dessus « Ce soir on t'emmène manger à Forbach ». Je n'y prête pas plus attention que ça. Mais quand, à 20h, on débarque au Schlossberg (je vous le recommande, 13 rue du Parc), il y a un vrai comité d'accueil. Le frère de Jean-Louis et sa femme, la tante Gerda de Shœneck (plus de quatre-vingts ans quand même), avec fille, gendre et petite-fille, le cousin Michel... Le patron nous a réservé la grand table. La serveuse prend les commandes et qui vient nous servir ? Noah ! Il dépose ses plats d'amuse-gueules, du genre petites saucisses délicates à la sauce ceci, marinades de hareng à la sauce cela... C'est comme ça que j'apprends qu'il a signé un contrat d'apprentissage cuisine ici et qu'il va aller, l'été prochain, dans un restau deux étoiles à Oléron et... Juste avant de lever nos verres, il prend la parole : « À mamie, qui m'a donné le goût de la cuisine, et à mes parents... grâce à qui j'ai dû apprendre très jeune à la faire si je ne voulais pas mourir de faim... » Éclats de rires ! Je m'esclaffe de bon cœur. Je sais au moins une chose qu'il tient de son père : l'humour...



Bon. Trois jours à Stiring, on a juste le temps de faire le tour des connaissances, de se rappeler le goût des rost-wursts sur la place, de monter au Schlossberg et d'aller voir ce qui reste de la mine. Un tour au cimetière pour déposer des roses là où l'on a le cœur qui saigne toujours un peu.

Promis : on n'attendra pas si longtemps avant de se revoir, et « À Noël, je me disais qu'on pourrait venir à Beauvais... » Je les adore !

Allez, en route pour Paris !

Ah, j'oubliais ! Bernard m'a emmenée au Musée de la Poste de Grossblie...

est aujourd'hui celle de « notre aîné ». Quand nous avons eu Bernard, ils en avaient pourtant déjà plusieurs, des petits-enfants mais Bernard, il était vraiment à eux. Jean-Louis était, de leurs deux fils – une tradition familiale, donc – le plus... allons-y pour aventureux. Collège et lycée parfaits, bac avec mention. Études à Metz. Licence sans souci et puis, comme c'était un matheux, il s'est orienté vers la banque. Le Crédit Agricole et, très vite, une proposition de poste intéressant à quatre cents kilomètres de là : Beauvais. Il a accepté. Voilà comment... Vous savez tout.

Bernard me serre dans ses bras, il est tout heureux, ça fait deux ans que ce n'est pas arrivé. Saloperie de COVID ! J'exagère un peu parce qu'on s'est vus à l'automne, il y a deux ans, et l'an dernier au printemps et cette année déjà deux fois. Mais si je pouvais les voir une fois par mois, ce serait superbe. J'avais plus de chance quand Noah était petit. Le plus souvent c'est moi qui venais pour les vacances ou, certaines fois, je venais chercher le petit et eux venaient le reprendre. La SANEF pourrait apposer une plaque de remerciement à notre égard... Noah et moi, c'est fusionnel. La dernière fois que j'ai eu son père au téléphone, il n'a pas voulu me dévoiler l'affaire. Il m'a promis qu'on en parlerait quand je viendrais chez eux. On y est. Alors ? « Eh ben, je le laisse te le dire. Il rentre très tard, vers 1h du matin mais... » Ouh la la ! Je sens le traquenard...

J'adore cette maison. Je l'ai photographiée sous tous les angles. Non, non, elle est quelconque comme dirait un agent immobilier mais il y a une telle charge de souvenirs... Rien que d'écrire ça, les larmes me montent aux yeux. Bon, Véro, ressaisis-toi !

Bernard n'a pas suivi l'exemple de son père : il est prof d'allemand au lycée de Forbach. Un pied de nez aux natifs de Lorraine – il les appelle en riant les « malgré-nous ». Il me prépare un café pendant que je monte dans les étages. Quand je viens j'ai la chambre du deuxième, qui était celle de Jean-Louis ado. J'aime être chez lui et chez moi, c'est ma façon de lui être fidèle bien qu'on soit séparés. Séparés mais pas ennemis, ni même fâchés.

Et à 19h arrive Malou, la femme de Bernard. Elle est de Stiring, elle, son père avait un poste important à la mairie. Avec Bernard, ils se parlent en platt – le chti local. Je me souviens que mes beaux-parents ne le parlaient jamais devant moi mais la grand-mère, la Oma, elle ne connaissait pas le français. C'est drôle comme cette histoire de



tous les chemins mènent à la forêt. On y est venus en famille. Il n'y a strictement rien à voir ni à faire, sauf de se balader et d'aller boire le café à droite et à gauche. Je repense à l'épicerie de Jacqueline et à Norbert, le grand gosier du coin. Il se commandait un mètre de chopes de bière en arrivant au bistrot et n'en partait qu'après avoir bu la dernière goutte.



Un jour il a gagné au loto et il s'est acheté une voiture. Un an après il s'est tué : les freins ont lâché dans la descente vers Lutzelbourg ! Je ne vais pas faire le détour, je n'y connais plus personne.

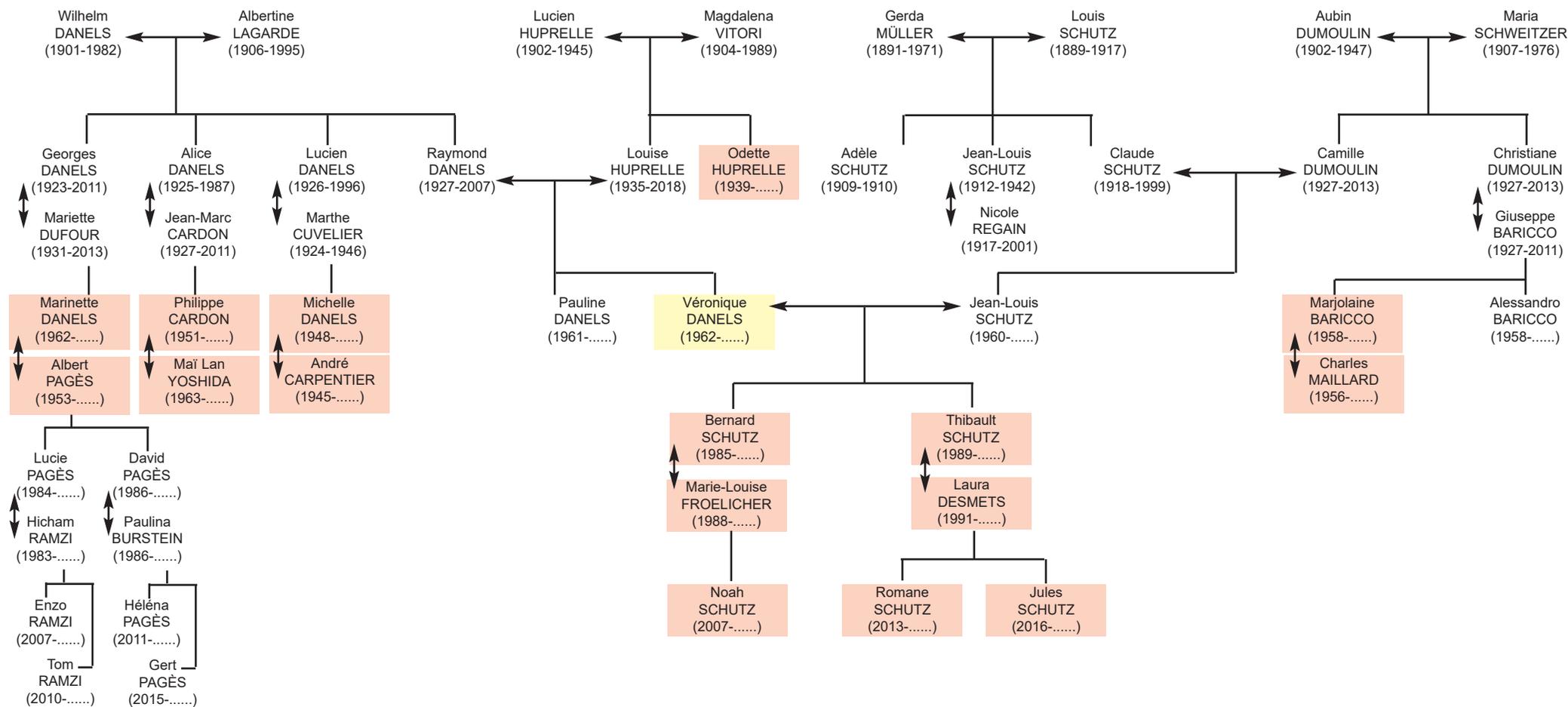
Sarralbe, Sarreguemines, Forbach. Je passe le panneau à 12h47. Pendant très longtemps, quand je venais ici avec Jean-Louis, j'avais un peu de mal à respirer. On s'est toujours dit que c'était le charbon dans l'air qui m'oppressait. Il me fallait bien deux jours pour que ça aille mieux. Je traverse la ville, histoire de vérifier que tout est toujours bien là : la place où j'emmenais mon grand acheter des rost wursts (sandwichs à la saucisse), le cinéma, le Prisunic ; bien sûr maintenant cela regorge de burgers, de pizzérias, de kebabs... mais la poésie des noms affleure quand même quand je lis château du Schlossberg, boucherie Zielinger ou Creutzberg. Bien sûr, ici c'est chez Jean-Louis mais je m'y suis toujours sentie chez moi. Dès le premier jour. Ce devait être en juillet. Ses parents étaient absents mais la Oma (la grand-mère qui ne parlait qu'allemand) et l'oncle Rodolph étaient là. Lui, l'oncle Rudy, était l'auxiliaire de l'évêque de Metz, il avait droit au titre de Monseigneur. Tous les deux étaient très gentils et m'avaient chaleureusement accueillie.

Je dis Forbach mais c'est dans la petite ville mitoyenne de Stiring-Wendel. Suffit de suivre la route nationale, on y est tout de suite. Plutôt que de prendre la route du bas, sur la gauche, je reste sur la nationale jusqu'au feu. Juste histoire de vérifier qu'à



l'angle il y a bien toujours le restaurant « Chez Papy Mamie » où ma belle-mère aimait emmener notre aîné quand il passait les vacances chez elle. Les assiettes débordaient toujours, on peinait à les finir. Je tourne, passe devant l'église et tombe sur le 45 rue Saint-Roch. La maison d'Hélène et Joseph, qui furent mes beaux-parents et presque des parents de substitution. Et qui

Arbre généalogique de Véronique Danels-Schutz



Amis rencontrés lors de ce périple, invités à la cousinade

- . Henri, à Belle-Île-en-Mer
- . Lionel Bournisien, à Couëron
- . Christiane, son mari, Julie et Laura à Couëron
- . Jeannine et Pierre à Cannes
- . Jocelyne à Lyon
- . Zoya et Marko à St-Firmin
- . Björn et Christiane Fühler à Orbey
- . Mme Rahmani et Mme Roussel à Beauvais